

Propos liminaire au rapport

La session 2017 du concours BCPST a été cette année encore dans l'épreuve écrite de composition française sur programme l'occasion de lire de remarquables copies, capables de se saisir d'une – longue – citation de Michel Foucault, d'en analyser la pensée complexe, mais aussi d'affronter les limites d'une citation qui par son extraction, comme c'est la règle de l'exercice, propose à dessein une vision tronquée de la pensée du philosophe. Il convient donc de féliciter les candidats pour leur investissement dans le travail, et à travers eux les professeurs de lettres ou de philosophie qui ont su leur faire acquérir des compétences en termes de problématisation, d'analyse et de réflexion qui dépassent largement le cadre d'un exercice scolaire, et que nous sommes nombreux, inspecteurs et professeurs, à considérer comme décisives en matière d'autonomie et de liberté de pensée.

La connaissance des œuvres au programme, à travers lesquelles construire la réflexion sur le thème annuel, montre cette année encore que l'on ne pense finement qu'avec une matière pleinement maîtrisée. Il s'agit là d'un enjeu décisif pour l'ensemble des classes préparatoires scientifiques, mais pour lequel le concours BCPST, par la qualité de ses candidats, se montre particulièrement révélateur : s'il faut en effet disposer des grandes références et des passages presque « obligés », jamais la connaissance de seconde main ou l'évocation un peu incertaine ne pourront se substituer à la pertinence d'une analyse capable de repérer par-delà les grandes catégories des jeux de tensions, des discordances, les complexités de ce qui fait une œuvre, tant littéraire que philosophique. La force et l'intérêt de la lecture personnelle tiennent à ce que rien ne saurait la remplacer, pas même les meilleures synthèses qui n'ont d'intérêt que pour la préparer, pour l'enrichir et pour l'aider à se configurer.

Tout l'art de l'enseignement, dont nul ne saurait honnêtement mésestimer les difficultés, consiste dès lors à proposer des repères en même temps qu'à montrer des exceptions, à bâtir de solides architectures sémantiques pour les faire vaciller, enfin à fournir suffisamment d'outils pour que les étudiants puissent élaborer peu à peu, par eux-mêmes, leur propre vision des œuvres et du problème posé. Dans le même temps, les deux années de préparation, qu'il faut dès lors exploiter dans leur totalité tant le temps est compté, s'efforcent de donner une attention particulière aux mots, aux tours de phrase, aux constructions et à leurs effets conceptuels, de manière à ce que l'on puisse réagir devant un discours, en déplier le sens, les implicites, les présupposés... autant de qualités intellectuelles dont les effets se feront sentir bien après que l'on aura oublié tel nom de personnage dans le roman au programme, telle didascalie ou

telle citation du traité philosophique qui auront été cependant indispensables à la construction de ces compétences.

A penser la servitude, à réfléchir aux pièges de la soumission, il serait étonnant qu'un concours se réclamant d'un tel programme ne s'efforce lui aussi de valoriser les copies capables justement de déjouer les pièges de l'inféodation, d'où qu'ils viennent, aux discours d'autorité. Il en ira de même, dans la prochaine session : pour penser l'aventure, encore faut-il la tenter ! Que les copies parviennent inégalement à des discussions pertinentes, à des références précises et riches de sens, n'a alors rien pour surprendre, ni même pour inquiéter : l'essentiel serait d'abord que toutes s'y efforcent, en ne tentant pas de détourner l'exercice de son sens profond, en ne pouvant jamais croire que la pensée peut être remplacée par la récitation, en trois parties distinctes, d'un propos en *kit*. Rappelons-le aux candidats : c'est leur pensée qui intéresse le jury, leur parole qui seule vaut et vaudra à ses yeux (mais il n'est de pensée que nourrie, enrichie par la connaissance). C'est d'ailleurs le meilleur hommage que l'on puisse rendre à leur intelligence que d'exiger qu'ils la manifestent, quels que soient leurs talents initiaux dans des disciplines dites littéraires, mais sans lesquelles ils ne sauraient réussir et leur concours, et sans doute, ce qui est plus important encore, la pleine réalisation de leur talent.

Olivier Barbarant

Inspecteur général de l'éducation nationale

Groupe des Lettres

ÉPREUVE ÉCRITE DE COMPOSITION FRANÇAISE

Thème du programme 2016-2017 : Servitude et soumission

Sujet 2017 :

Michel FOUCAULT écrit, dans *La vie des hommes infâmes*, 1977, Gallimard, *Œuvres II*, la Pléiade, page 1316 :

« La souveraineté politique vient s'insérer au niveau le plus élémentaire du corps social ; de sujet à sujet – et il s'agit parfois des plus humbles –, entre les membres d'une même famille, dans des rapports de voisinage, d'intérêts, de métier, de rivalité, de haine et d'amour, on peut faire valoir, outre les armes traditionnelles de l'autorité et de

l'obéissance, les ressources d'un pouvoir politique qui a la forme de l'absolutisme ; chacun, s'il sait jouer le jeu, peut devenir pour l'autre un monarque terrible et sans loi. »

Commentez et discutez ce jugement en vous appuyant précisément sur les œuvres du programme.

Le sujet soumis aux candidats cette année invitait à une réflexion fine sur les formes et les échelles de la servitude et de la soumission, des systèmes institutionnels jusqu'aux relations interpersonnelles. Il exigeait donc précision et nuance dans son approche et son commentaire, deux qualités absentes de bien des copies. Il convient donc d'insister sur l'importance de l'étape fondamentale qu'est l'analyse des termes du sujet, et plus spécifiquement sur la reformulation de ce que l'on pourrait appeler sa logique profonde. Le jury s'est ému du grand nombre d'introductions qui pensent s'acquitter de cette étape d'analyse en juxtaposant des définitions parfois hors contexte de quelques-uns des termes de la citation proposée, sans qu'apparaissent nettement les relation d'implication, d'opposition ou de progression qui les unissent et rendent compte du mouvement de la pensée de l'auteur. Il devient alors très difficile d'esquisser une illustration ou une discussion de cette pensée.

En revanche, le jury a pu cette année apprécier la maîtrise du programme et la relative égalité de lecture et de traitement entre les trois auteurs. Il reste bien sûr des lacunes, des confusions, et quelques simplifications, mais aucun auteur n'a été particulièrement maltraité. La principale recommandation que l'on pourrait faire tient à la variété des références utilisées : si certains extraits ou motifs pouvaient, dans le cadre du sujet, avoir légitimement le statut de « passages obligés », il est toujours intéressant et profitable de varier les exemples et de donner des preuves d'une lecture personnelle et approfondie des œuvres – exigence fondamentale d'une épreuve sur programme.

Analyse du sujet

Devant un sujet long et aussi subtil que celui de Michel Foucault, les candidats doivent redoubler de vigilance. Certaines copies ont choisi de ne pas citer intégralement l'extrait proposé, ce qui est possible à condition d'en avoir bien compris la logique et d'en garder les principales articulations. Cependant, dans bien des cas, ces citations incomplètes n'ont été que le prétexte de paraphrases et de simplifications. Des coupes substantielles ont parfois été pratiquées, faussant la perspective ou déformant l'optique de la citation. Le sujet n'est donc que trop rarement traité dans son intégralité et la tendance au gauchissement des notions et des enjeux reste un danger pour bien des candidats.

L'introduction, comme le sujet lui-même, possède une logique quasi organique. Cette exigence semble encore souvent oubliée. Nous avons ainsi pu lire des introductions se contentant de juxtaposer une citation plus ou moins reliée au thème de l'année et le sujet de Foucault, sans montrer le lien qui pouvait exister entre les deux. L'accroche est pourtant, au-delà de sa fonction rhétorique, un outil pour la pensée qui peut, dès les premières lignes, faire apparaître des tensions ou des perspectives qui viendront plus tard nourrir la problématisation. De façon générale, les copies qui traitaient les différents moments de l'introduction (éventuelle accroche, introduction du sujet, reformulation, problématisation et annonce du plan) comme des étapes artificielles et indépendantes les unes des autres ont été nettement sanctionnées. Ce sont souvent les mêmes copies qui se sont contentées de replacer dans le corps du développement un certain nombre d'arguments appris par cœur au cours de l'année de

préparation. Fort heureusement, bien des candidats ont fait le pari inverse en choisissant de se confronter à un sujet exigeant mais permettant une véritable plongée dans les enjeux des œuvres étudiées cette année.

Si le passage de Michel Foucault fait référence, en contexte, à la pratique des lettres de cachet, l'opération de décontextualisation que subit tout sujet de concours ou d'examen lui permettait de jeter une lumière originale sur la question des différentes échelles des phénomènes de soumission et de domination. La première phrase posait d'emblée le principe d'une redéfinition du pouvoir et de la « souveraineté politique » en les faisant intervenir dans le tissu des relations familiales, amicales, affectives et humaines au sens large. L'idée du « niveau le plus élémentaire du corps social » reflète bien le refus foucauldien d'un pouvoir conçu comme simple relation verticale, binaire, centralisée. On le sait, le pouvoir est pour Foucault la somme toujours changeante et fluctuante d'innombrables rapports de forces, vaporisés à toutes les échelles de la société. Il n'était pour autant pas nécessaire de connaître ou de maîtriser la pensée de Foucault pour produire du sens et souligner les tensions de ce type d'approche. On voit en effet d'emblée se profiler une première possibilité de problématisation générale : cette souveraineté intervenant à un niveau si nettement micro-structurel (et Foucault insiste sur ce point en listant les interstices du tissu social où ces rapports peuvent se former et s'exercer), peut-elle encore être qualifiée de politique ? Les candidats, qui ont vu au cours de l'année se dessiner les rapports de pouvoir du champ social à celui de l'intime, de la famille au gynécée, étaient ici en terre de connaissance. Mais la réflexion peut s'enrichir par l'ajout de deux précisions : ces servitudes ou ces soumissions micro-structurelles ne s'appuient pas vraiment sur les outils habituellement sollicités pour obtenir une position dominante : elles impliquent au contraire une sorte de « jeu » dont les modalités restent indéfinies. Les candidats les plus habiles ont su d'ailleurs tirer part du flou référentiel qui entoure l'idée d'« armes traditionnelles de l'autorité et de l'obéissance » et ont pu présenter plusieurs hypothèses intéressantes, parfois appuyées sur l'analyse wébérienne des différentes formes de la domination. Le jury est évidemment resté très ouvert face aux reformulations proposées dès que celles-ci s'accompagnaient d'une véritable argumentation et ne se présentaient pas comme de pures pétitions de principe. Ce pouvoir à échelle réduite, tel que Foucault le comprend, permet alors une soumission très particulière : prenant la forme d'une domination absolue, elle installe le dominant dans la position d'un « monarque terrible et sans loi », potentiellement tout-puissant, et exerçant cette puissance sans limites.

Les lignes de force de la réflexion de Foucault apparaissent donc ainsi plus nettement : la transformation d'un rapport de pouvoir politique (présent à l'échelle de la vie en commun, au niveau de la *polis*) en rapport de domination et de soumission interpersonnelle ne peut intervenir que grâce à un « jeu » dont les modalités restent à définir, et permettant au dominant (le meilleur joueur, pourrait-on dire) de se faire le maître de l'autre, sur le modèle d'une relation sans contestation possible (« absolutis[t]e », en somme).

Les copies les plus pertinentes ont pu, en plus de la mise en valeur de cette logique, étudier le glissement sémantique qui conduisait de la « souveraineté politique », entendue comme mise en place d'une « vassalisation », à l'affirmation d'un « monarque » commandant en son nom propre et exerçant des formes de pouvoir difficilement contestables ou renversables. Ce champ lexical et la référence à l'absolutisme royal ont ainsi été utilisés pour caractériser très précisément ce type nouveau de servitude ou de soumission (selon les degrés et les situations envisagés).

C'est face à la richesse d'une telle réflexion que les exigences de précision et d'exhaustivité évoquées auparavant se révèlent déterminantes. Certaines copies ont choisi à l'inverse de pratiquer une sélection et un découpage qui brise la logique à l'œuvre et donnent naissance à des plans en décalage. On a ainsi vu certains candidats privilégier l'idée (tronquée, par rapport au texte) selon laquelle « chacun peut devenir [...] un monarque terrible et sans loi » et s'efforcer de prouver que n'importe quel individu pouvait en effet devenir tyran ou prendre la tête de l'Etat. Que le sujet soit bref ou long, aisément compréhensible ou plus subtil à analyser, la source de bien des défauts et des dérives reste l'étape fondamentale qu'est l'analyse de la citation et du raisonnement qui la sous-tend. Quelques contresens sont donc à signaler : certains candidats ont pu affirmer que l'auteur décrivait ici le fonctionnement des régimes despotiques, dans lesquels le tyran peut asservir ses sujets les uns au moyen des autres : il s'agit évidemment d'une réduction du propos. Mais sont aussi apparues de réelles réflexions sur la question de l'échelle de la souveraineté, qui allaient au-delà de la simple pensée analogique (par ailleurs esquissée dans nos œuvres avec l'idée de l'âme du souverain comme « moule » de la nation ou du sérail comme modèle réduit du monde despotique chez Montesquieu) et s'interrogent sur la subsistance d'un pouvoir que l'on pourrait pleinement qualifier de politique dans le monde mouvant et labile des relations interpersonnelles.

Le sujet présentait donc bien les prises herméneutiques grâce auxquelles la sagacité des candidats pouvait s'exercer et même s'aventurer à proposer des hypothèses intéressantes. En effet, loin de proposer une suite de formulations fermées et définitives, la réflexion de Foucault ouvre des pistes et des bifurcations, et ce presque à chaque mouvement syntaxique. Les meilleures copies ont su remarquer, exploiter et parfois critiquer ce relatif flou sémantique. C'est donc dès l'illustration du sujet, dans une première partie, qu'il fallait penser, et entrer dans une démarche pleinement argumentative. Cette exigence d'engagement rapide dans un débat, voire un combat, avec le sujet a permis de distinguer les meilleurs candidats. A cet égard, la notion de « jeu », parfois oubliée dans l'analyse, méritait sans doute un traitement particulier : elle permettait à la fois de montrer que servitude et soumission reposent sur des mécanismes faisant intervenir simulation et dissimulation, séduction et illusion, mais aussi de poser la question du rapport à d'éventuelles règles. Jouer le jeu, c'est accepter certaines règles et peut-être s'y soumettre, c'est aussi exploiter dans ce cadre des règles, des choix, et des stratégies qui permettent que le jeu se déroule et s'accomplisse aux dépens d'un des « joueurs ». Mais c'est peut-être aussi, *in fine*, savoir se jouer des contraintes et des normes, ou jouer avec elles pour mener à bien un projet émancipateur. Cette notion permettait donc de nourrir la réflexion dans les trois parties du développement.

Enfin, aucune copie-type ne se dégage nettement cette année, et les développements les plus valorisés sont ceux qui ont fait l'effort et le pari d'explorer toutes les richesses de la citation.

Problématisation

La réflexion de Michel Foucault, riche mais tranchée et radicale par le lexique employé, appelait un certain nombre de remarques et d'objections. Cette étape de problématisation représentait le deuxième obstacle principal de l'épreuve. Le jury

constate encore cette année une réelle difficulté à émettre une pensée critique et à la développer de façon cohérente et soutenue. Plutôt que de travailler les tensions à l'œuvre dans le sujet ou inhérentes aux termes qu'il emploie (l'opposition entre ce qui est politique, de la *polis*, et ce qui renvoie aux relations des sujets entre eux dans un cadre qui n'est pas prioritairement politique), certains candidats préfèrent problématiser et construire leur deuxième partie autour de fragments de corrigés vus pendant l'année ou de renversement qui ne sont pas directement liés à la perspective de Foucault (ainsi, « le tyran est cependant lui-même l'esclave de ses passions », ou « mais il reste dans la nature de l'homme d'être libre »...). Le jury s'est d'ailleurs inquiété d'un recours si fréquent à la notion de « Nature » (de façon générale, sans que soit convoquée l'utilisation spécifique qu'en fait La Boétie), étrangère à la problématique du sujet et servant, comme souvent, à justifier tout et son contraire. Bien des copies ont cependant réussi à penser la fragilité de rapports de domination qui passent par le jeu, ou ont pu indiquer que le fait que les rapports les plus fondamentaux soient source de servitude pouvait poser problème, remarquant aussi que le vrai lieu de la « souveraineté politique » restait lié à la question de l'institution et des lois, attaquant ainsi le sujet sous des angles divers mais souvent pertinents. Il reste à regretter la fréquence d'apparition de problématiques disloquées, voire franchement incohérentes, et qui se limitent à une suite de questions mal reliées entre elles. Certains candidats pensent s'acquitter ainsi d'un nécessaire questionnement du sujet sous plusieurs angles mais ne montrent que la faiblesse de leur première analyse ou leur méconnaissance des enjeux de ce moment de la réflexion.

Les meilleures copies ont pu ainsi s'interroger sur la nature de cette souveraineté absolue qui passe par le jeu et s'exerce à un niveau intersubjectif. Peut-elle encore être qualifiée de politique ? Comment ce jeu de servitude et de soumission se met-il en place et quels sont les moyens d'y répondre ? Certaines ont même su jouer sur la polysémie des termes et se sont demandé comment le sujet (l'individu) pouvait devenir « sujet » (dominé) ou créer pour lui-même d'autres « sujets », se plaçant ainsi, consciemment ou non, au cœur des problématiques foucaaldiennes concernant le sujet assujéti.

Comment les trois œuvres au programme montrent-elles ce type de pouvoir interpersonnel absolu, fondé en partie sur le jeu ? Comment montrent-elles aussi à l'inverse que les formes les plus contraignantes de servitude et de soumission s'appuient parfois sur des lois et des institutions, sur des mécanismes qui dépassent justement le niveau interpersonnel et peuvent être réellement qualifiés de « politiques » ? Comment observer alors, face à cette double contrainte, celle de la loi et celle du monarque sans loi, les enjeux d'un tel jeu, c'est-à-dire les moments où l'on peut déjouer ce jeu, refuser d'y jouer, ou le renverser à son avantage ? À cette échelle si micro-structurelle et parfois si insaisissable, n'a-t-on justement pas affaire une perpétuelle recomposition de ces jeux de pouvoir ?

Développement

Le jury a été surpris de rencontrer des développements peu pertinents alors même que la problématique semblait bonne. Inversement, il lui a été donné de lire des remarques et des arguments pertinents glissés là où une problématisation défailante ne les laissait pas attendre, et ainsi au cœur d'une réflexion par ailleurs en décalage avec

les véritables enjeux du sujet. Nous retrouvons ici la perte, déjà évoquée, d'un certain sens logique, relégué au second plan au profit de l'accomplissement mécanique de tâches méthodologiques parfois très peu reliées entre elles. Ainsi la cohérence de la pensée ne tient-elle pas assez souvent la longueur d'une copie.

Nous tenons ici à rappeler, comme chaque année, qu'il n'existe pas de plan type. Il s'agit à chaque fois de confronter une pensée à des œuvres, après avoir fait le nécessaire pour comprendre cette pensée en en proposant une reformulation aussi complète et fidèle que possible. Le mouvement de réflexion qui s'esquisse alors doit se faire sur le modèle d'un « dans quelle mesure... ? » et non d'une argumentation binaire qui soutiendrait une chose, puis son contraire, dans les deux premières parties.

Cependant, alors que de tels plans purement contradictoires restent rares, le jury tient à rappeler l'exigence d'une réelle « discussion » de la thèse proposée, comme le souligne la consigne. Ainsi, ce sont cette fois les plans purement illustratifs (une présentation et une « exemplification » du sujet à grande échelle, en trois parties successives) qui sortent des attentes de l'exercice et sont automatiquement sanctionnés. Les meilleurs candidats ont réussi à proposer une réflexion souple et nuancée, qui s'attachait tout d'abord à montrer ce qui dans la citation de Foucault était susceptible de refléter (parfois seulement en apparence, comme certains le laissaient entendre dès leur première partie) le fonctionnement de la servitude et de la soumission tel qu'il se déploie dans les œuvres au programme de l'année, avant d'indiquer que les termes assez radicaux employés par le philosophe généraient des tensions qui permettaient parfois difficilement de penser ce type de phénomène.

Éléments de corrigé et remarques

Concernant les premières parties

Avec ce type de sujet, la première partie est d'emblée discriminante et permet de faire le tri entre les copies prenant la citation au sérieux et essayant de penser avec l'auteur dans le cadre donné, et celles qui se contentent d'utiliser des « recettes », des arguments importés, ou qui déforment gravement les notions en jeu pour mieux utiliser leurs souvenirs de cours. La compréhension et l'analyse de la citation restent donc des enjeux majeurs, pour l'introduction comme pour le début du développement. Des copies particulièrement bienvenues se sont ainsi employées à illustrer l'extension des rapports de domination, l'articulation entre le domaine politique au sens propre et la redéfinition qu'en propose Foucault, et ont cherché à penser la spécificité des moyens de ces soumissions particulières en mettant en balance les « armes traditionnelles » (qu'elles n'ont pas hésité à définir) et la question du « jeu ». Les écueils à éviter se retrouvent dans les travaux les moins convaincants : une liste des méthodes pour tyranniser, des développements de cours sur la tendance « naturelle » à vouloir dominer l'autre, des paragraphes sur la question de la « servitude volontaire » souvent mal rattachés aux enjeux du sujet, et autres arguments se signalant par un défaut d'articulation générale. Le jury a par exemple été surpris de voir un certain nombre de candidats illustrer très naïvement certains fragments limités de la citation et montrer que la servitude pouvait s'installer dans la famille, puis dans le couple, et enfin dans les « relations professionnelles », et se contenter de cet exposé sommaire pour en faire leur première partie. Là encore, il faut rappeler que l'articulation des arguments, le respect de la logique première du sujet, et la capacité à incarner la richesse des notions

convoquées font partie des exigences de l'épreuve et sont des éléments toujours valorisés par le jury. En effet, quelles que soient les tentations d'efficacité immédiate que le jury connaît bien, le concours vise à sélectionner les candidats capables d'une pensée autonome, et ayant tiré profit de leurs années de préparation non pas pour apprendre à classer et recopier dans un ordre approximatif les morceaux de la pensée d'autrui, mais pour construire une compétence en matière d'analyse et de réflexion personnelles.

La lecture attentive du sujet de Foucault permettait de voir apparaître un glissement sémantique : si la « souveraineté politique » pouvait renvoyer à un ensemble de relations de domination et de soumission passant par différents liens de vassalité, elle semblait connaître, dans sa transposition à l'échelle des relations interpersonnelles, un changement de nature pour devenir le pouvoir potentiellement exercé par un « monarque terrible et sans loi ». Il n'était donc pas nécessaire de présupposer une équivalence parfaite entre les formes générales de la soumission politique au sein d'une société et les différentes dominations interindividuelles. On pouvait tout à fait examiner et le prolongement d'un phénomène politique et sa mutation au fil des différentes échelles du corps social.

La première étape de l'argumentation a cependant été très souvent respectée et les candidats ont pu esquisser l'extension du domaine de la soumission et de la servitude tel que la citation l'envisage en dessinant les contours d'une domination intersubjective. Le « niveau le plus élémentaire » a ainsi trouvé ses exemples du côté de la relation intime et affective qu'Usbek entretient avec certaines de ses femmes, et la lettre XXVI à Roxane a souvent été convoquée pour mettre en avant une servitude terrible à la fois masquée et suggérée par le langage. Cet Usbek *jouant le jeu* du sérail se révèle « monarque terrible et sans loi », déguisant, consciemment ou non, un véritable viol sous l'éloge de la vertu et de la pudeur. Les copies qui ont renvoyé au fameux « comme un flux et un reflux d'empire et de soumission » de la lettre IX du premier eunuque ont souvent su intelligemment montrer que même les « dominés », les « plus humbles » savaient mettre à profit cette immixtion de la souveraineté dans l'espace personnel (quitte en deuxième partie, à revenir sur ce type de relation pour le qualifier différemment et montrer qu'aucun n'était au final « monarque terrible et sans loi »...). Un personnage comme Krogstad, décrit comme « subordonné » ou « subalterne » (p.44)¹, déclassé, se trouve ainsi doté d'un pouvoir terrible qu'il n'hésite pas à dramatiser (« j'ai les moyens de vous contraindre » affirme-t-il p.47). Cette souveraineté s'exerçant dans l'intime a trouvé une illustration simple et efficace dans l'évocation du couple Helmer, les interdictions de Torvald, les actions limitées de Nora et ses déplacements plus ou moins contraints étant bien souvent convoqués à l'appui de cette idée. Enfin, si bien des candidats ont souligné que la question de l'interpersonnel n'était pas posée si nettement dans l'œuvre de La Boétie, qui s'attache essentiellement à penser des mécanismes collectifs, nombreux sont ceux qui ont su exploiter l'image de la « corde », de la « chaîne » ou de la pyramide pour montrer que des liens de soumission et de servitude venaient s'immiscer dans des relations intersubjectives et ainsi garantir l'édifice tyrannique dans son intégralité (« ainsi le tyran asservit les sujets les uns par le moyen des autres », explique La Boétie). De même les relations du tyran envers ses proches ont été convoquées pour montrer que la tyrannie s'exerçait à toutes les échelles et qu'elle détruisait les liens de l'amitié et de la mutuelle reconnaissance, que le *Discours* place pourtant à la base des relations interpersonnelles à l'ouverture de

¹ Nous renvoyons évidemment ici à la traduction d'Éloi Recoing chez Actes Sud.

son argumentation. Il existe donc des jeux de soumission à une échelle micro-politique chez un penseur qui s'adresse pourtant aux « misérables peuples » dans leur ensemble. Ces premières sous-parties ont dans l'ensemble été plutôt réussies et la simplicité des exemples convoqués a montré que les œuvres fournissaient une matière argumentative aisément et directement exploitable au sein d'une argumentation.

Cette dernière se dirigeait ensuite, comme la citation elle-même, vers les formes et les moyens de ce type de relation. Ce pouvoir ayant « la forme de l'absolutisme », son caractère terrible et inflexible, mais dans un contexte différent, semble bien souvent appuyé sur « les armes traditionnelles de l'autorité et de l'obéissance », que les meilleures copies ont décidé de penser et d'illustrer. Le jury s'inquiète cependant du fait que certains candidats semblent ne pas connaître le sens de la préposition « outre », qui n'exclut pas les techniques traditionnelles de la domination mais les intègre à un ensemble plus complet et plus complexe. La référence de Foucault était ici relativement floue et il était tout à fait permis de jouer sur cette marge d'indécision pour proposer plusieurs hypothèses, valables à partir du moment où elles s'opposaient à la question du « jeu », intervenant plus tard dans le raisonnement. D'excellentes copies ont ainsi pu mettre le problème en perspective en rappelant que l'idée d'une souveraineté politique devenant souveraineté interpersonnelle résonnait avec la conception classique du terme de servitude, telle qu'on la trouve notamment chez Richelet, qui identifie la notion à la situation dans laquelle « une personne est sujette à une autre ». Ce sont alors les armes « traditionnelles de l'autorité et de l'obéissance » qui jouent : contraintes spatiales (l'idée de captivité, rappelée par le Dictionnaire de l'Académie, est alors illustrée et par les descriptions du sérail chez Montesquieu et par le dispositif scénique qui délimite les faits et gestes de Nora), domination physique, contrôle des corps et des mouvements (Lettre XX, d'Usbek à Zachi : « comment auriez-vous pu briser ces verrous et ces portes qui vous tiennent enfermée ? »). La violence est ainsi un des vecteurs de servitude bien identifié par les théoriciens du droit naturel : elle est très présente chez Montesquieu, notamment dans le cas de Nadir, surpris seul avec Zachi et qui « [paye] de sa tête son infidélité et sa perfide » (lettre XX). Un « monarque terrible et sans lois » : c'est très précisément l'image qu'à Usbek dans la lettre XXI où il laisse libre cours à son courroux contre le premier eunuque blanc, coupable d'avoir laissé Zachi recevoir ce même Nadir : « Et qui êtes-vous, que de vils instruments que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existent qu'autant que vous savez obéir, qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes lois ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même, ont besoin de votre bassesse ; et enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre âme que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ? ». Voilà donc un rapport de force qui a en effet toutes les « formes de l'absolutisme » et passe par la revendication de « lois » personnelles, en réalité intégralement indexées à la fantaisie de celui qui commande et use de la force et de la violence. Chez La Boétie, la force est mentionnée dès le début du texte : face à elle, il est nécessaire de « temporiser », et la question des contraintes physiques est incarnée par les didascalies d'Ibsen qui renvoient à la violence physique que Torvald exerce sur Nora lorsque de retour de la fête, il la pousse dans le salon « malgré sa résistance », lui enlève son châle pour mieux l'exhiber à Mme Linde et se vante d'avoir « presque dû user de force pour la faire partir » (ce qu'il a fait en effet). D'autres rappels plus discrets, comme le fait que Nora doivent rassurer ses enfants face à Krogstad (« non le monsieur étranger ne veut pas faire de mal à maman » p.54), les jeux de scène et mouvements du mari (« il la prend par la taille » / « il la lâche ») montrent assez la présence sourde mais continue de la question de la

domination physique masculine. La question de la force et de la violence n'était ici qu'une piste possible, certainement la plus explorée par les candidats (même si certains ont joué sur la question du « traditionnel » et ont utilisé l'habitude et la coutume ici), mais le jury a pu lire aussi des choses intéressantes sur la question de la « domination charismatique » entendue au sens de Max Weber qui ouvraient d'ailleurs intelligemment la perspective du jeu qu'il faut à présent aborder.

Ce que la citation de Foucault indiquait clairement, c'est que pour faire advenir ce type particulier de soumission ou de servitude à petite échelle, il faut faire appel à un moyen supplémentaire qui est celui du « jeu ». Cette question du jeu est au centre de l'argumentation de La Boétie qui signale bien que les dominés ne sont pas « contraints par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés par le nom seul d'un ». L'innommable de la servitude volontaire, l'énigme de cette soumission si forte et sans cesse reconduite, c'est justement le désir d'être asservi sur lequel le tyran joue en virtuose. Ce dernier peut commencer par jouer de séduction, et pousser les hommes à « diminuer de [leur] aise » pour l'accepter comme chef, et ainsi le mettre en position de devenir tyran. Ainsi, l'amitié, la gratitude, et leurs « communs devoirs » sont des données inscrites dans la nature humaine selon La Boétie, et il ne tient qu'au tyran d'exploiter ces dispositions et de jouer avec elles pour accaparer le pouvoir. Ce jeu de séduction peut prendre différentes formes, et l'un des exemples les plus développés concerne plutôt le collectif que l'individuel avec la mention des jeux et des festins offerts par les tyrans antiques à leurs sujets. C'est ici que les œuvres de Montesquieu et d'Ibsen étaient bien plus pertinentes quand il s'agissait de penser ce jeu et ses effets au niveau interpersonnel. Le jeu d'Usbek, qui s'exprime notamment dans la correspondance, échange intersubjectif s'il en est, est souvent un jeu de langage et d'inversion des valeurs, un jeu rhétorique autour des notions de vertu et de vice, qui lui permet de présenter son sérail à ses femmes comme « un temple sacré où [leur] sexe perd sa faiblesse, et se trouve invincible, malgré tous les désavantages de sa nature ». Ce jeu rhétorique du déguisement et de l'inversion lui permet même de dire à la lettre XX : « vous devez me rendre grâce de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par là que vous méritez encore de vivre »... Le jeu avec le langage (bien des candidats ont utilisé pertinemment le lexique de l'animalisation chez Ibsen, par exemple), les situations ou encore les représentations est donc le véritable ciment de la servitude et de la soumission, ce qui permet finalement aux « armes traditionnelles » de conserver leur efficacité, ce qui les complète et les perfectionne, et qui s'exerce avec le plus de force de sujet à sujet, d'un individu à l'autre, comme le montre magistralement la pièce d'Ibsen. En effet, ce qui signe vraiment la domination sans appel que Torvald exerce pour un temps sur Nora, celle qu'elle n'arrive pas à remettre en cause, ce n'est pas la force physique, ni son simple statut d'homme : c'est le jeu (au sens presque théâtral du terme) qu'il joue et grâce auquel il se met en scène sous la figure de l'homme idéal et protecteur : c'est ce qui lui permet de traiter sa femme comme une « petite chose en détresse » (p.96) et de conserver tous les moyens de sa domination sur elle. Ce jeu avec la figure de l'homme idéal intervient à de nombreux moments dans la pièce et vient littéralement scander ses prises de parole : « quand la situation l'exige, crois-moi, je sais être fort et courageux. Tu verras, je suis homme à tout prendre sur moi ». (p.74-75), « bien souvent j'ai souhaité qu'un danger pressant te menace, pour que je puisse donner ma vie, mon sang, tout, tout pour toi » (p. 120), ou encore « sois confiante, j'ai de larges ailes pour te protéger » (p.126)... Ce lexique et ces images stéréotypées pointent bien le domaine du jeu : c'est aussi celui de l'illusion qui vient de la même racine étymologique ; en effet,

c'est au nom de cet idéal feint, qui s'effrite puis s'effondre dans les derniers moments de la pièce que Nora était prête à sacrifier sa vie pour son mari (elle affirme d'ailleurs que tout ce qu'elle fait, elle l'a fait « par amour », p.52) ; c'est donc le vecteur de soumission le plus puissant et le plus complet, le plus immatériel et pourtant le plus solide.

Il était donc relativement aisé de montrer comme la « souveraineté politique » comme phénomène social, comme type de relation à l'autre, venait s'insérer avec l'aide du « jeu » dans des relations interpersonnelles qui pourraient sembler échapper au politique en temps normal. C'est alors une relation de vassalité qui s'installe, parfois tout aussi arbitraire et absolue qu'une domination tyrannique, monarchique ou charismatique à grande échelle.

Concernent les deuxièmes parties

La contestation du sujet présentait une difficulté spécifique, lié à la forme d'expression de la thèse foucauldienne : le philosophe reste en effet dans l'éventualité, il se contente de pointer des possibilités (« on peut faire valoir », « peut devenir »). Il faut donc en revenir à la racine des notions qu'il emploie et montrer en quoi leur cohabitation peut être problématique, et jouer sur les tensions internes de la citation telles qu'elles pouvaient être illustrées par nos œuvres plutôt que de dresser le catalogue des servitudes ou des libérations possibles. Ici, la tension intérieure est forte et elle est double : tout d'abord entre l'horizon affectif et l'horizon politique, qui exige des lois, des institutions, ce qui conduit à questionner l'idée d'une souveraineté politique « sans loi », telle qu'elle serait utilisée par le dominant dans le cadre interindividuel. Une telle domination est-elle vraiment souveraine par rapport à des lois ou des mécanismes institutionnels surplombants ? D'autre part, l'idée d'une maîtrise souveraine et absolue (« terrible et sans loi ») rentre aussi en tension avec la notion de jeu, qui installe du relatif et du mouvant là où seule la rigidité du pouvoir devrait s'imposer. Les meilleures copies faisaient le lien avec la fin de la partie I en rappelant que jouer le jeu implique parfois d'être soumis à d'autres règles que celles que l'on voudrait fixer : c'est justement parce qu'il s'agit de s'appuyer sur des éléments qui soit excèdent le niveau interpersonnel, soit y sont inhérents, qu'on ne peut jamais vraiment voir apparaître un « monarque terrible et sans loi » dans ce type de relation intersubjective, ni arriver à un pouvoir qui aurait pleinement « la forme de l'absolutisme ». Ainsi, l'institution, la loi, la coutume, la doxa et bien d'autres éléments impliquant un collectif et des dynamiques qui excèdent l'intersubjectif interviennent : quelque chose vient toujours se mettre en travers de la route d'un tel projet de soumission intégrale, et c'est ce qu'il nous faut éclairer à présent.

Les bons candidats ont souvent réussi à faire jouer le sujet contre lui-même et ont rappelé que le « politique » ne pouvait se penser qu'à l'échelle du corps social entier (un corps social par ailleurs potentiellement composé de rapport plus horizontaux et symétriques que ce que le sujet laissait penser, ou trouvant son principe même dans l'amitié, la reconnaissance, ou l'affection fraternelle telle que La Boétie les convoque), et certains ont aussi remarqué avec justesse que si la citation confrontait à un phénomène « politique », il fallait conserver un certain degré de généralité et prendre en compte le collectif. C'est ce que semble indiquer la forme même de l'argumentation de La Boétie qui souhaite d'abord penser l'innommable de la servitude comme un mal collectif, une maladie du corps social, et fait référence à la topique organiciste et médicale de la Renaissance pour l'évoquer (p.117). Les lois qui président à l'existence

et à l'organisation d'une société pèsent ainsi sur tous, et le tyran lui-même se voit soumis à l'atmosphère de complot, de suspicion et de détestation généralisée qu'il cultive entre ses sujets, ce qui cause souvent sa perte, comme le rappelle la fin du *Discours*. Le système institutionnel (ou plutôt anti-institutionnel) de la tyrannie soumet ainsi les dominés comme le dominant lui-même. Il en va de même avec Usbek, dont on aurait pu penser qu'il maîtrisait le jeu du sérail et savait s'appuyer sur des mécanismes coutumiers ou légaux pour mettre en place sa domination personnelle. Mais de la lettre 71 à la lettre 147, pas une seule lettre d'Usbek n'est adressée au sérail : la critique a pu voir dans ses effets de disposition le reflet d'un Usbek en « maître désabusé », qui joue son rôle de « monarque terrible et sans loi » sans grande conviction (11 mois entre la lettre 148, dans laquelle il donne toute autorité sur le sérail au grand eunuque, et la lettre 150... qui n'est que l'annonce de la lettre 154, deux ans plus tard). Cet Usbek impuissant ou lent à l'action pourrait être un Usbek plus lucide et plus désespéré qu'on ne le pense. Ainsi, Philipp Steward a-t-il analysé, dans un article intitulé « Toujours Usbek », la « paralysie » du personnage : « Le problème en Perse n'est ni une question de valeurs individuelles, ni celui de son despotisme personnel mais d'un système despotique qui obéit essentiellement (sauf à l'intérieur de son propre sérail) à d'autres que lui. Or il n'est pas aisé de transformer des systèmes : voilà pourquoi Usbek ne se pose jamais la question de savoir comment introduire en Orient les traits les plus positifs du libéralisme occidental. » Face au sérail, face aux lois et aux usages d'une cour qu'il a dû fuir, Usbek sait qu'il n'est que le fantôme du maître : « N'aimerais-je pas mille fois mieux une obscure impunité qu'une correction éclatante ? » (Lettre VI)... C'est bien le maître du sérail, ailleurs inflexible, ici las et hésitant, qui s'exprime. Preuve qu'au-delà des relations de personne, c'est bien l'intégralité d'un système, d'une institution qui est en jeu, et qui échappe bien souvent à ceux qui semblent s'y installer comme maîtres. Enfin, chez Ibsen, la souveraineté politique est d'abord celle de la société, de ses contraintes économiques et morales. Torvald, avec son obsession de l'argent, de sa « situation » (p.16) et sa peur du « ridicule » (p.72) apparaît bien plus comme le jouet de mécanismes doxiques ou institutionnels plus vastes, qui interviennent à l'échelle du collectif et du politique, que comme un monarque manipulateur. Il en va de même pour Krogstad, dont la situation matérielle est souvent évoquée. Tous les personnages sont en réalité pris dans des formes de contraintes collectives qu'il peuvent parfois utiliser et mobiliser mais qui se retournent bien souvent contre eux, et détrônent les « monarques ». Est-ce à dire que nos œuvres confirment alors une autre partie du sujet, et que « chacun » peut effectivement faire chuter les anciens dominants et devenir le maître ? Nullement, et là encore se retrouvent des mécanismes qui excèdent la question de l'intersubjectif.

La réversibilité du pouvoir n'est en effet jamais totale, et malgré ce que laisse entendre la fin du sujet, « chacun » ne peut, même par le jeu, soumettre intégralement l'autre à ses désirs et à sa fantaisie. C'est ainsi que l'on peut comprendre, par exemple, qu'un personnage comme Nora, qui se vante devant Mme Linde de savoir « jouer le jeu », reste limité dans ses possibilités d'action. La condition féminine, chez Ibsen, n'est pas forcément accès aux « ressources d'un pouvoir qui a la forme de l'absolutisme » et la contrainte doxique et institutionnelle reste forte : « un homme peut beaucoup mieux faire face à ce genre de choses qu'une femme », affirme Nora, p.68, à propos de l'emprunt et son jeu de séduction tourne court, face à l'interdit moral et social, avec le docteur Rank. « Chacun » n'est donc pas en mesure d'arrimer une « souveraineté politique » à sa cause, car d'autres limitations pèsent. De même, chez La Boétie, la seule forme de pouvoir que pourraient prendre les « pauvres et misérables

peuples insensés » reste-t-elle forcément indéfinie. Si le tyran est théoriquement facile à défaire, la coutume et l'éducation forment une seconde nature qui bloque l'accès à la liberté, sans parler de la prise de pouvoir sur l'autre. Il n'y a pas de réversibilité si nette et si nettement symétrique des rapports de pouvoir dans l'espace politique dessiné par le penseur. Les différentes tentatives de « dominés » pour prendre le pouvoir par un tyrannicide sont d'ailleurs condamnées (p.133) car elles ne font que « remuer » la couronne et non l'ôter, et que ceux qui en profitent se retrouvent soumis, comme le tyran, à l'inquiétude perpétuelle, à la perte de la confiance, de l'amitié, et à la déshumanisation. Enfin, si les femmes sont présentées comme dominant le « jeu » mondain parisien, elles sont aussi soumises à la mode (Lettre XCIX) et les situations d'inversion des pouvoirs montrent que le renversement n'est jamais total : l'histoire d'Anaïs et d'Ibrahim inscrit bien dans le texte un sérail retourné sur lui-même, mais la norme masculine de l'enfermement et de la consommation sexuelle qui n'est que renversée (elle continue à fonctionner comme un modèle, même négatif) et les plaisirs répétitifs ne la comblant pas, Anaïs revient à une forme de soumission première, comme les femmes du harem, une soumission qui a un visage plus doux : celui du faux Ibrahim...

Est-ce à dire que les dominés restent les dominés et que les dominants dominent toujours absolument, sans autre forme de relation possible ? Au contraire, ce que nos œuvres montrent, c'est que même à l'intérieur d'un rapport de soumission institutionnellement ou politiquement contraint viennent jouer des mécanismes et des processus qui introduisent de la relativité et empêchent même ce qui apparaît comme la plus dure servitude d'être pensée sous « la forme de l'absolutisme ». On pourrait ici faire jouer la citation contre elle-même à un autre niveau et montrer que s'il est question de relations intersubjectives et interpersonnelles, aucun « monarque terrible et sans loi » ne peut vraiment et durablement s'établir. Ainsi la lettre VI des *Lettres Persanes* nous montre-t-elle un Usbek « dévoré de chagrins » qui explique que ce qui le taraude n'est pas tant de nature affective que politique : c'est l'incertitude même d'être obéi, la structure forcément fermée et secrète du sérail, l'impossibilité de connaître les cœurs et les vertus qui font « principalement » échouer tout espoir d'une soumission pleine et entière. Dès qu'un être fait face à une autre subjectivité, rien de certain ou de stable ne peut s'établir. En effet, dans le domaine flou et mouvant des relations interpersonnelles, « chacun » n'est jamais totalement « monarque terrible et sans loi », la forme de l'absolutisme n'est jamais totalement effective, ni dans un sens (Helmer n'est pas un tyran absolu), ni dans l'autre (Nora n'accède pas à une domination terrible et sans loi sur son mari quand elle lui refuse ses faveurs). L'intersubjectif n'est donc pas le domaine de l'absolu et La Boétie nous rappelle que le tyran peut succomber sous les coups de ses proches (p.129) tout comme il peut les assassiner (p.153). Chez Ibsen, Nora sait très bien sur quoi repose son couple et ce qui compte pour Torvald : « me voir danser devant lui, me déguiser et jouer des rôles » (p.29), mais ce jeu implique que le mari cède parfois (notamment sur le don de l'argent, dans la scène d'ouverture, où Torvald, croyant contenter les instincts dépensiers de sa femme, lui donne en fait de quoi rembourser plus rapidement l'usurier) et que bien des aspects de la personnalité de son épouse lui échappent, alors qu'il est lui-même occupé à jouer le jeu du mâle protecteur. Le jeu que joue Krogstad, et qui lui assure un certain pouvoir, est aussi présenté comme une forme de châtement (p.57) : il est incapable d'être lui-même face aux autres, « forcé de mentir, et de feindre, et de dissimuler ». Il est autant dominé par le jeu qu'il domine par lui. De façon plus générale, le domaine intersubjectif n'est pas celui de relations aussi tranchées que celles envisagées par Foucault : jamais ne s'y

établit une « souveraineté politique » parfaite, un pouvoir apparemment absolu, ou l'exercice d'une domination « sans lois ». Certaines copies ont donc insisté sur les figures de ces « monarques » furtifs, incertains, labiles, mais jamais non plus totalement soumis à ceux qui remettent en cause leur pouvoir... montrant que le sujet de Foucault semblait ainsi oublier les zones grises du rapport aux autres.

Ce n'est donc pas une forme de soumission telle que Foucault la pense que nous voyons émerger au terme du parcours ici proposé, mais une image beaucoup plus complexe et nuancée : d'une part, la labilité des relations humaines contredit l'idée d'absolutisme et empêche le dominant d'être un réel monarque, mais cette relativité des rapports de force n'implique pas non plus que « chacun » puisse réellement devenir le maître de l'autre. En effet, la force des lois, des institutions, des systèmes garantit un pouvoir souvent reconduit dans les mains des mêmes... même si ceux-ci échouent *in fine* à en faire le principe d'une domination durable et absolue. Les œuvres montrent ainsi les multiples et fascinants paradoxes de la servitude et de la soumission.

Cette deuxième partie a donc permis de montrer que le sujet souffrait de tensions internes très fortes qu'il était possible d'exploiter pour en contester la portée. Mais elle a aussi permis d'indiquer, en creux, un aspect de la réflexion qu'il laissait inexploré : celui qui concerne le « jeu ». En effet, ce dernier n'est envisagé ici qu'en fonction de ses potentialités aliénantes, au service des dominants. Mais l'indication qu'il n'est pas intrinsèquement lié à l'établissement d'une domination terrible, « sans loi », et absolue conduit à dépasser cette conception et à explorer son potentiel libérateur, et ce certainement jusqu'au niveau d'œuvres qui, mettant en scène le jeu à différentes échelles, ne peuvent s'empêcher de jouer elles-mêmes avec leur lecteur.

Concernant les troisièmes parties

Des trois parties proposées dans les développements, c'est cette année encore la troisième qui a été jugée la plus décevante. Peut-être convient-il de rappeler ici ce qui est attendu d'un « dépassement », mouvement intellectuel spécifique permettant de clore provisoirement une réflexion et un devoir. Il s'agit, tout en restant dans le cadre ouvert par le sujet, de réexaminer à nouveaux frais certains des enjeux ou certaines des oppositions esquissées par les parties antérieures. La difficulté réside évidemment dans la nécessité de renouveler le propos sans avoir recours à des développements importés et plaqués et sans s'égarer dans une argumentation trop large ou trop vague, et donc hors sujet. Il peut parfois s'agir de faire jouer une expression du sujet (contre lui-même, ou au-delà de lui-même), et cette année, la notion de « jeu » s'y prêtait particulièrement. En effet, si « jouer le jeu » est un moment fondamental de la réflexion telle que le sujet l'articule et la propose, il faut reconnaître que seules les potentialités asservissantes du jeu y sont envisagées : rien, ici, sur ses modalités plus libératrices, décalées, subtiles, propres à défaire les mécanismes de la servitude et de la soumission, parfois à l'échelle du fonctionnement des œuvres elles-mêmes. Peu de copies ont cette année osé proposer un réel dépassement, et les troisièmes parties ont trop souvent alterné entre un propos nettement prescriptif ou normatif (voilà ce qu'il faut faire pour être libre...) qui négligeait les termes du sujet, ou une partie-béquille sur un tout autre concept (la nature, l'amitié, la démocratie...) là encore sans net rapport avec le sujet. Certaines copies,

plus inquiétantes, ont aussi proposé une défense de la tyrannie fondée sur la nécessaire division entre les « inférieurs » et les « supérieurs » du corps social ! De telles dérives restent heureusement très minoritaires.

Les meilleures copies ont su montrer comment le jeu pouvait être un atout des dominés dans leur conquête de la liberté : le jeu de la simulation et de la dissimulation, même s'il pèse à Nora, lui permet de réaliser en secret des travaux émancipateurs qui lui permettent de préparer de façon plus ou moins consciente sa nouvelle condition de femme indépendante (« moi je ne me suis pas ennuyée » dit-elle p.31 à propos de ses travaux cachés, et elle déclare s'être sentie « presque comme si [elle] étai[t] un homme » plus loin). Si l'exemple des macarons et du jeu des petits mensonges existant dans le couple est souvent mentionné, il n'est certainement pas le plus probant, et il faut aussi rappeler que les limites d'un autre jeu, celui de la séduction, sont aussi exhibées par la pièce lors de l'interaction avec Rank, comme nous l'évoquions. Jouer le jeu de l'épouse soumise permet en réalité de sauver les apparences tout en se préparant à une réelle transformation existentielle. C'est aussi le jeu que joue Roxane tout au long du roman de Montesquieu, et qui lui permet de travailler de façon souterraine à la destruction complète du sérail, présenté au début du livre comme le « bien » le plus cher d'Usbek. Les termes de sa dernière lettre ne laissent aucun doute sur la part de simulation et d'illusion – qui partage avec le jeu sa racine étymologique (« je me suis jouée de ta jalousie », « tu me croyais trompée, je te trompais »...), et soulignent l'aveuglement premier d'Usbek (voir en quels termes il parle de Roxane et comme il la cite en exemple aux autres épouses). Chez La Boétie, c'est un personnage comme Caton qui joue le jeu de la proximité avec le tyran afin d'être dans la meilleure position possible pour le supprimer, mais ce sont aussi les peuples eux-mêmes qui peuvent être amenés à « temporiser », éventuellement dissimuler et « porter le mal patiemment et se réserver à l'avenir à meilleure fortune » (p.109).

D'autres devoirs ont préféré explorer la question du refus du jeu en montrant que les vraies dynamiques libératoires se mettaient en marche lorsque l'occasion était donnée de faire un pas de côté, de sortir du jeu imposé, et de se donner à soi-même ses propres règles. C'est dans cette optique qu'a été interprétée la volonté de Nora de « tomber ce costume de mascarade » (p.126) mettant ainsi fin à une sorte de double-jeu devenu insupportable : d'un côté le jeu de simulation de l'épouse soumise et joyeuse (« me déguiser et jouer des rôles » p.30), tel que l'illustre la scène d'ouverture, et de l'autre le jeu de dissimulation plus souterrain mais plus productif qui vient d'être évoqué. Cette émancipation de Nora par rapport au jeu social ou théâtral qu'était devenue son existence se lisait déjà dans ses remarques provocatrices (« que m'importe votre ennuyeuse société ? » p.36) ou dans les jurons qu'elle prononce devant Rank et Mme Linde (p.38). Le rapport au jeu qui apparaît ici est alors particulièrement intéressant : Nora sort aussi d'un jeu qu'elle joue aussi pour elle-même (« diversion, diversion » dit-elle p.64, pour ne pas avoir à penser au pire) et qui la maintient dans une position soumise. Si le jeu est une étape émancipatrice, le quitter peut être vu comme l'ultime étape de la libération. Abandonner la posture infantile de ceux qui se laissent jouer et charmer par les stratégies des tyrans, c'est aussi ce que demande La Boétie à ses lecteurs : « soyez résolu de ne servir plus et vous voilà libre » dit l'auteur, en insistant sur la question de la simple volonté et en marquant ainsi la sortie hors du jeu, le pas de côté que nous évoquions précédemment. Il leur rappelle aussi, avec l'exemple d'Ulysse, dès l'ouverture, qu'il faut savoir résister aux sirènes de la séduction interpersonnelle et toujours rester lucide face aux jeux du pouvoir, comme Hippocrate (p.134), qui refuse le jeu des honneurs et laisse une lettre qui reste pour l'auteur un

modèle d'indépendance. Dans la galerie des personnages rencontrés par Usbek et Rica lors de leur séjour français, on trouvera aussi des personnages refusant de jouer le jeu et faisant valoir la beauté d'une certaine liberté sociale et intellectuelle. Ainsi le bibliothécaire de la lettre CXXXIV est-il valorisé par sa physionomie et par la franchise dont il fait preuve, contre tous les jeux de soumission aux convenances ou à la doxa intellectuelle. Il se déclare, à la fin de cette lettre, à l'écart de ce jeu social et lettré, revendique sa « naïveté » fondamentale, et préfère la vérité aux éloges convenus.

Mais l'une des modalités du jeu les plus intéressantes et les plus fécondes était certainement le jeu que les œuvres elles-mêmes, à différents niveaux, entretenaient avec le lecteur. En effet, nous n'étions pas seulement face à des textes qui permettaient de montrer ce que le pouvoir doit au jeu, ou ce que le jeu peut contre le pouvoir et la soumission... Ces textes construisaient aussi un jeu avec le lecteur dans une optique bien précise, et là encore émancipatoire, ou « encapacitante » comme pourraient le dire certains théoriciens actuels. Ainsi nos trois œuvres pouvaient-elles être lues comme un éloge du jeu en acte, les *Lettres Persanes*, précédées d'un paratexte lui-même assez joueur, se plaçant en première ligne. A l'inverse des « livres que je lis pour m'édifier et qui font souvent en moi un effet tout contraire » que mentionne le bibliothécaire (Lettre CXXXVI), le texte de Montesquieu refuse tout esprit de sérieux, et tel Zuléma (lettre CXLI), laisse planer le doute quant à sa volonté d'instruire ou de divertir. Certains ont pu remarquer que le livre multipliait les apologues (les Troglodytes, l'histoire d'Aphéridon et d'Astarté, du faux Ibrahim...) mais que leur moralité n'était jamais livrée ou résistait souvent à l'interprétation. Le lecteur se trouvait bien souvent joué, et renvoyé à ses propres doutes en matière de morale, de philosophie et de culture. Au-delà du jeu du faux traducteur de l'œuvre avec le narrataire, nombreux sont donc les passages du texte qui travaillent les vertus libératrices du jeu et du doute, contre toutes les certitudes stérilisantes et réductrices. Il en va de même avec le *Discours* de La Boétie, œuvre au statut profondément incertain, tantôt lue comme exercice rhétorique de *declamatio*, tantôt comme un véritable appel à la révolte, mais aussi œuvre faisant mine de louer les traditions religieuses pour mieux s'en détacher (p.143), ou qui semble se mettre elle-même en procès en condamnant d'emblée son projet à la page 117 : « je ne fais pas sagement de vouloir prêcher en ceci le peuple qui perdu, longtemps a, toute connaissance, et duquel, puisqu'il ne sent plus son mal, cela montre assez que sa maladie est mortelle ». Autre moment ludique, et jouant ici encore contre toutes les rigidités de la pensée, le *spoudogeloion* qui consiste à faire « monter les bêtes brutes en chaire » (p.120) pour qu'elles donnent une leçon de liberté (et d'humanité) aux hommes. Ce *serio ludere*, typique de l'humanisme renaissant, est là encore un élément qui installe le doute quant au degré de sérieux des énoncés et au degré d'engagement du locuteur face à eux. Le livre s'impose ainsi comme un dispositif qui commande lui-même la distance du lecteur, qui empêche l'adhésion naïve, la croyance aveugle... celles-là même qui conduisent les peuples au malheur et à la servitude. Le jeu du texte lui-même devient alors un antidote actif et inchoatif. Dans le cas d'Ibsen, le jeu avec le lecteur ou le spectateur pouvait bien sûr être décelé dans la fin ouverte que le dramaturge propose : ce refus de conclure, dans une pièce où les articulations morales sont par ailleurs assez marquées, et l'indécision qui entoure le destin futur de Nora dans une société norvégienne patriarcale et conservatrice, permettent là encore de maintenir l'esprit en éveil, d'éviter l'engourdissement dogmatique des consciences et de susciter le questionnement. Nous avons ainsi pu voir que paradoxalement, c'est au moment où le texte devient jeu, ou frôle les frontières de la gratuité, qu'il est peut-être le plus actif et le plus puissant sur le plan littéraire et idéologique : en favorisant des

postures de doute et de déprise, il s'affirme comme le texte le plus anti-dogmatique qui soit, et en refusant de soumettre son lecteur, il devient une leçon de liberté en acte.

Conclusion

Parfois sacrifiée par manque de temps, ou réduite à une simple ouverture scolaire, la conclusion n'en reste pas moins une étape importante du devoir. Elle permet de résumer le parcours argumentatif effectué, de montrer que les différentes dimensions du sujet ont pu être traitées et de proposer des éléments de réponse à la problématique. Ce rapport doit donc mettre à nouveau en garde contre les « ouvertures » artificielles qui viennent clore le propos et relancent souvent le questionnement d'une manière assez absurde (ainsi « mais comment devenir vraiment libre ? » ou « il faudrait s'interroger sur le poids de la servitude dans le rapport à autrui »...) qui diluent une dernière fois les enjeux, ou montrent parfois que le sujet n'a pas été traité.

Expression et orthographe

Par-delà les petites erreurs que l'on trouve fréquemment en situation de concours, le niveau d'expression était convenable dans la grande majorité des cas. Cela n'est pas une raison pour négliger la relecture, qui constitue elle aussi une étape fondamentale du travail demandé aux candidats. De nombreuses petites incorrections auraient ainsi pu être évitées (confusion entre le « é » du participe passé et le « er » de l'infinitif, interrogation indirecte avec inversion du sujet fautive dans l'énoncé de la problématique, inversion entre « ou » et « où », ou entre « a » et « à »...). Enfin, la récurrence de certaines erreurs reste inquiétante, notamment quand celles-ci concernent des éléments importants et identifiés du programme : ainsi, les « lettres persannes », les « eunuques », la « coutûme » ou autres « tyrannos » qui ont régulièrement fait leur apparition dans les pages que nous avons pu lire.

Le jury tient cependant à souligner qu'il a pu lire d'excellentes copies et attribuer de très bonnes notes aux candidats qui avaient pris le parti de « jouer le jeu » de l'épreuve et d'en affronter courageusement les enjeux. Il faut ici rendre hommage au travail personnel de ces candidats ainsi qu'à la qualité de la préparation que nos collègues de lettres et de philosophie ont su dispenser à nouveau.